

Dadou Camara, musicien, rappeur, a grandi à Reynerie. Il nous confie ses impressions sur le quartier.

Je suis arrivé au Mirail vers 12-13 ans, je venais de Marseille. Quand je suis arrivé, il y avait une espèce de bien-être. C'était un endroit où tout le monde se côtoyait de différentes origines, religions, mœurs ou coutumes, tout le monde se mélangeait assez bien. **C'était un village fraternel à l'échelle d'un quartier.** J'étais jeune et j'avais affaire à des gens de mon âge, ça allait assez vite, on ne calculait pas trop l'endroit où on était, on n'avait pas conscience que c'était un quartier, pour nous c'était juste un grand terrain de jeu. A Marseille, il y avait une espèce d'urgence qu'il n'y avait pas à Toulouse, comme c'est une ville portuaire c'était plus virulent, il y avait plus de mouvement, d'arrivages, c'est assez sauvage et à Toulouse c'était beaucoup plus calme et assez maîtrisé. C'est après que ça s'est dégradé pendant toute la décennie 90 où ça c'est lentement descendu dans un climat assez sombre et limite mystique. On a perdu une convivialité et des relations de proximité avec le voisinage, on est rentré dans une espèce de méfiance avec des voisins, c'était très bizarre.

Je suis arrivé en 86-87. **Vers 15 ans j'ai commencé à rapper au Mirail.** Mon histoire avec la musique a commencé bien avant, par l'environnement familial, par contre avec le rap, c'était au Mirail, parce qu'il y avait plein de personnes qui bougeaient avec des influences prises à l'étranger, notamment avec un gars qui s'appelle Skipper qui bougeait beaucoup entre Londres, New York et Paris et qui était rentré avec une cassette où il y avait du rap français et américain. Il a été un peu celui qui a mis le pied à l'étrier à pas mal de monde ici. C'était un rappeur qui ne venait pas du Mirail mais y traînait. C'est lui qui m'a montré qu'on pouvait rapper en français. Pour

moi le rap c'était américain, c'était impossible de l'entendre en français. C'était une culture nouvelle et les gens n'ont pas adhéré de suite à ce mouvement, ils n'ont pas compris parce que le Mirail est assez ancré dans les traditions et la nouveauté est toujours appréhendée avec beaucoup de retenue. On a mis pas mal d'années à imposer ça dans le quartier et les jeunes s'y sont mis après. Au départ c'était un peu bizarre.

Ça s'est concrétisé après, avec la récupération associative limite politique, où ont été aménagés des boxs pour répéter, des studios etc, où les jeunes pouvaient se réunir et rapper. Le premier était à D'Indy dans un petit bloc au rez-de-chaussée, avec l'association qui s'appelait BRM « la Brigade des Rappeurs du Mirail ». **A Alban Minville ça bougeait pas mal aussi, il y avait le cinéma qui organisait pas mal de concerts, c'était l'Apollo du Mirail** « tu marches où tu te fais évacuer de la scène à renfort de tomates », c'était une bonne école, vraiment populaire.



Il n'y avait pas de médias, pas d'enjeux, pas d'argent en jeu, donc il y avait vraiment un rapport public-artiste, c'était une super école ! Il fallait être bon ! Il fallait donner des émotions aux gens parce qu'ils s'emmerdaient et que c'était gratuit. Après, il y a eu le premier studio à Alban Minville, où j'ai enregistré d'ailleurs, tenu par Guy Marc. On était 3-4 à

tourner là-bas dans le studio et on avait enregistré d'une manière un peu clandestine. Après ça, j'ai commencé à tourner partout dans la région et on s'est tourné vers le centre ville parce qu'il y avait plus de contacts et de moyens de se développer.

Il y a eu **Racines**, ça faisait partie de la richesse du quartier, **il y avait tous les ans ce rassemblement, où on écoutait de la musique, on sortait ensemble, on mangeait ensemble**, ça paraît surréaliste quand on a connu cette époque de se dire que ça ne va plus exister. C'était ça la laïcité, l'intégration, tout ce dont on débat aujourd'hui, c'était ça l'Europe. C'était une fête populaire avec des gens qui venaient du monde entier et qui célébraient juste le fait d'être ensemble. Tout le monde venait, d'entrée ça a été fort.

J'y ai joué dans des petits stands, où il y avait de l'animation, DJ, merguez, coca, etc., il y avait des micros qui traînaient partout, on les prenait souvent et c'était là où on squattait. **Tout le monde rappait, ce n'était pas un concert de untel ou autre**, tous les gens qui avaient quelque chose à dire venaient, ça se passait comme ça.

Je me souviens de Bonis, Skipper, Deren, Aron, etc j'ai oublié mais il y avait pas mal de monde, ça venait beaucoup du centre ville, il y avait des mecs d'Arnaud Bernard, etc. J'y ai toujours été clandestin, il y avait des micros, je prenais et je jouais sur des petites scènes, j'avais le support de fait de mon quartier, ce n'était jamais prévu et c'est la surprise qui faisait que ça marchait. Tout le monde rappait, c'est ça qu'il y avait de bien à cette époque, ce n'était jamais prévu. Il y avait la curiosité des gens et la fraîcheur, il n'y avait pas d'argent donc pas d'intérêts, il y avait juste une envie de donner quelque chose à quelqu'un et une envie de recevoir quelque chose de quelqu'un tout simplement, mais pas l'envie de vendre plus de disques ou de chanter cette chanson parce

qu'elle passe à la radio.

C'était l'image du quartier, la pointe de l'iceberg, chaque année on avait une photo de ce qui se passait réellement dans le quartier, **ça s'est arrêté dans les années 90** à partir du moment où le quartier a changé. Plein de choses ont changé ces années-là, c'était les années rudes où le rap est devenu plus sombre, plein de choses ont changé ces années-là.



Je ne faisais pas de disques à l'époque, des faces B et beaucoup de concerts partout, surtout dans la région et même dans le Nord, il y avait un réseau d'associations, de MJC, de salle des fêtes qui tournait bien. A l'époque le rap n'était pas aussi connu mais il était beaucoup plus populaire, on remplissait des salles de 600 personnes facilement parce qu'il y avait un engouement pour ça, alors qu'aujourd'hui il faut énormément de promo pour faire 600 personnes. A la fois c'est devenu plus mercantile mais moins populaire.

On écoutait radio « Ephémère » et Campus beaucoup. Ephémère c'était bien, parce que ça permettait que tout le monde puisse passer à la radio et de faire son truc. On faisait une émission avec Zebda qui démarrait et qui n'avait pas encore sorti de disque, ils tournaient avec des chaussures pointues,

c'était toute une époque, c'était le Mirail qui débarquait là-bas et on rappait. Il y avait un DJ qui habitait la Reynerie, Alexandre, c'était un mec qui envoyait du Reggae et du Dansol. Aujourd'hui, il paraîtrait pour un fou mais c'est des mecs comme ça qui nous ont éduqués, ils avaient une culture d'avance à partager et ils venaient de la Reynerie, du Mirail, c'était un beau quartier.

J'ai commencé à être connu dans le quartier, après j'ai pas mal bougé, je me suis éloigné du quartier puis j'y suis revenu, j'ai fait des aller-retour en fait, mais je n'étais jamais loin du quartier c'est quelque chose qui suit.

Dans le groupe KVD, on était deux seulement du quartier, Alex venait du centre ville, Robert venait d'Aucamville, de la campagne et les vrais du Mirail, c'était moi et Arman qui était à Bellefontaine mais qui bougeait beaucoup aussi en dehors. C'était un groupe toulousain finalement mais d'un peu partout.



On a été un groupe ouvert, on avait une ouverture d'esprit juste parce qu'on a grandi devant plein de choses. C'est ça le Mirail on ne

peut pas grandir en restant coincé sur sa religion, son origine ou autre, on est obligé de s'ouvrir direct parce qu'il en arrive de partout des personnes, on était une espèce de nation hybride. Moi-même je suis de deux religions et je ne peux pas être sectaire. En ça **le quartier nous a donné une vision plus large des choses**. Maintenant ce n'est pas ce qui sert le plus dans le rap, mais c'est ce qui sert le mieux dans la vie.

Mes parents m'ont appris que plus on est libre, plus on doit connaître ses limites et finalement ça marche mieux que s'ils avaient fait le contraire, il y a un rapport de confiance. Dans le quartier on savait où tu étais et ça ne craignait pas, c'était pourtant un quartier, mais ce n'était pas ce que c'est devenu aujourd'hui.

Dans les années 90, on a vite vu débarquer des espèces de religieux qui arrivaient doucement sur les terrains de basket, qui tournaient autour des écoles et qui commençaient à parler aux petits et là, ça a commencé à bouger, parce qu'ils sont arrivés avec un discours qui était positif dans l'absolu parce qu'ils avaient les religions en référence, mais ce n'était pas bon, parce que ça obligeait certaines personnes à se dire « mais je ne suis pas comme lui » et ça a séparé les gens finalement et on s'est vite retrouvé dans ce quartier à devoir faire un choix : « être comme ceci ou comme cela » et quand on n'était pas ceci ou cela, il fallait mieux bouger parce qu'on n'était plus à sa place.

Il y a eu ça et de l'autre côté on a vu les grands ne pas s'en sortir, donc, on a choisi d'autres solutions et il y en a qui se sont dit que de faire des bêtises, dealer de la drogue, c'était le salut et que ça devait passer par là, parce que ceux qui avaient essayé un autre chemin ne s'en étaient pas sortis finalement et il y a eu une espèce de cassure.

Il y avait de la drogue avant dans les années 80, mais c'était un tabou, on ne voyait



Entretien avec Dadou CAMARA

Réalisé par Catherine Beauville et Christophe Giffard

pas fumer un joint dans la rue et surtout pas devant les petits, mais aujourd'hui ce sont les petits qui vendent de la drogue aux grands, pour dire comment ça a changé.

L'histoire de Pipo, c'est l'aboutissement d'accumulations, c'est l'histoire d'une génération qui est un peu Rock'n'roll, qui se fout un peu de tout, plus Punk, « Nike tout, etc » et on détruit tout, on se détruit, on essaie de mourir jeune, on va en prison, on en sort, etc. on devient des légendes. Pipo c'était ça, c'est venu à une époque où on commençait à parler d'insécurité et ça a servi la soupe des médias et ça a divisé tout le monde, on était avec ou contre : il s'est fait tué parce qu'il avait volé une voiture, les flics ont-ils bien fait leur boulot ? Il fallait faire un choix, c'est devenu trop manichéen aujourd'hui, il y a moins de nuances, c'est trop oui ou non.

J'ai bougé du quartier pour deux raisons : d'abord je bougeais déjà beaucoup et ça m'a amené à y être de moins en moins et puis il y a une logique dans le quartier, celle d'y naître, d'y grandir et le but c'est d'en sortir et de pouvoir représenter son esprit partout, pour pouvoir être soi partout une fois sorti du quartier. Donc, j'ai bougé du quartier parce que c'est la meilleure chose à faire et quand on se rend compte ce que c'est socialement, comme par exemple quand on arrive à un entretien pour rechercher du boulot et qu'on est refusé parce que l'adresse c'est le Mirail, il y a un malaise etc, alors, forcément, on est obligé à un moment de penser à partir du quartier, c'est comme si on demandait à un prisonnier de longue peine qui vient d'être libéré de rester en prison parce qu'il sera plus intègre étant donné qu'il y a toujours été. On a le droit de sortir. A un moment donné ça étouffe le quartier parce que ça tire vers le bas finalement, parce qu'on attise pas mal de jalousies, tout d'un coup, ou on voit les autres

changer, même s'ils ne changent pas et que c'est le regard sur l'autre qui change, ça devient confus et de toutes les façons je n'ai jamais été à l'aise dans un bloc, je suis à l'aise en studio, mais pas dans un bloc. Je ne veux pas oublier d'où je viens, c'est juste ça l'important, savoir ne pas oublier et ne pas dénigrer ce que l'on a connu, ce que l'on a fait et faire évoluer cette histoire. **Ne pas oublier d'où l'on vient, ce n'est pas y rester, surtout pas, c'est surtout le porter sur soi et traverser tout le reste.**

Je ne suis pas adepte des techniques marketing des multinationales qui ont créé tout ce code d'appartenance aux quartiers, pour pouvoir dire « acheter ce disque parce qu'il représente ça », cette crédibilité n'est pas la mienne, j'en ai rien à foutre, je n'ai pas été élevé dans la rue, j'ai grandi chez mes parents, j'ai été élevé par mes parents, j'ai traversé la rue et ce n'est pas un endroit que je revendique comme quelque chose d'exclusif et de précieux, c'est quelque chose que je revendique comme étant une place où tout le monde peut s'exprimer et surtout un vivier d'inspiration. Je traverse la rue, je vois ce qu'il s'y passe et j'écris une chanson dessus c'est tout. Ce n'est pas une fierté, la rue appartient à tout le monde, il ne faut pas se l'approprier, c'est un faux concept, je suis plus attiré par les histoires humaines, je représente les premières histoires d'amour interraciales pour moi c'est plus crédible.

Je me rappelle à Reynerie je sortais avec une fille qui était musulmane, et j'étais entre les deux, un mec du coin, puis elle m'avait dit que ça posait des problèmes et je me suis intéressé à la raison de ces problèmes et pourquoi nous vivons tous ici, c'est plus intéressant que la rue, la rue c'est du trottoir, c'est tout ! Ce qui était crédible à l'époque est hyper commercial aujourd'hui, les rappeurs

Réalisé par Catherine Beauville et Christophe Giffard

qui vendent le plus commercialement ce sont ceux qui sont le plus proche de l'image de la rue telle qu'on l'a décrite, c'est de la connerie finalement, il vaut mieux faire de bonnes chansons, c'est tout, après le reste ... ça a toujours été mon discours, la musique avant tout. Après la vie inspire la musique.

Des albums qui parlent du Mirail c'est inévitablement du funk. Le Mirail c'était un putain de quartier funky, Jackson etc., Prince pour les plus pointus et les plus mystiques d'entre nous mais c'était le funk, c'est tout et le raï un peu, mais tout le monde écoutait du raï. **J'ai pas mal parlé d'histoires qui venaient du quartier, il y a une chanson qui s'appelait « Galaxie de glace » où on parlait du quartier, où tout est gelé qui symbolisait justement les changements, on avait senti que tout se refroidissait tout d'un coup, il y avait quelque chose de changé et dans ce morceau on fait l'état des lieux. Le premier morceau qu'on a fait avec le groupe, c'était un morceau super festif qui représentait vraiment la première ambiance du quartier, ça veut dire on joue au basket, c'est samedi après-midi il y a du soleil, il y a des filles qui mangent du Misterfreeze, c'était tout ça le quartier, celui qui passe en moto mais rien de grave. Après ça a changé, c'est devenu : celles qui mangent des Misterfreeze, elles mangent des claques, celui qui passait en moto, il se tuait deux rues plus loin, celui qui jouait au basket il n'était pas très en forme. A cette période là j'avais 23 ans, j'ai 30 ans aujourd'hui et ça a changé profondément ce quartier.**

Je suis resté un an au collège de La Reynerie. C'était n'importe quoi, on avait pas tous la même taille là-bas des grands ou des petits parce qu'il y avait des gens de tous les âges dans les mêmes classes, on pouvait se retrouver en troisième avec des mecs de vingt piges, c'était bizarre quand même ! Après j'ai

bougé, je suis parti dans le privé, mes parents m'ont mis chez les sœurs, c'était une bonne expérience de rentrer le soir dans un quartier et de passer sa journée avec des fils de médecins, il y a une amplitude sur la vision des autres, d'autant plus quand il s'agit d'extrême.

C'est triste parce qu'on a perdu quelque chose qui pouvait nous amener très loin, il y avait une force dans ce quartier même dans la créativité, il y avait plein d'artistes, des gens qui peignaient, qui sculptaient et qui faisaient des choses, aujourd'hui c'est « fais de l'argent ou fais ta prière ou dégages », il n'y a pas trop le choix.



Par rapport à la destruction, j'ai l'impression que ce n'est pas là qu'il faut détruire ou construire c'est plutôt dans l'économie et dans la vie de tous les jours et de tous les gens qu'il faut construire quelque chose. C'est à la TV qu'il faut changer quelque chose, je suis pour les quotas pour qu'il y ait une représentativité équitable pour que dans la société on puisse être intégré et respecté plus



Entretien avec Dadou CAMARA

Réalisé par Catherine Beauville et Christophe Giffard

que d'avoir des bâtiments neufs aux mêmes endroits, surtout que ce n'est pas forcément pour les mêmes gens.

Après on peut se lancer dans un devoir de mémoire pour transmettre aux jeunes ce que ça a été. **J'ai été à Harlem, aux Etats-Unis, c'est un quartier qui allait dix fois plus loin que le Mirail dans son histoire et aujourd'hui on peut traverser Harlem sans qu'il nous arrive quoi que ce soit, parce qu'il y a des gens qui ont expliqué aux plus jeunes ce que c'était.** C'est un endroit populaire où il y a une histoire, des gens qui se croisent et des gens connus du monde entier qui sont venus d'Harlem, il y a une salle mythique qui s'appelle l'Apollo. A la base, c'était des petites choses et les gens de Harlem ont rendu ça énorme, par exemple, si on transpose aujourd'hui, on aurait pu faire de Alban Minville une salle mythique où tous les groupes de rap qui vendent aujourd'hui des centaines de milliers de disques passent quand ils viennent à Toulouse, on aurait fait déjà quelque chose de différent.

Si Racines aujourd'hui était un festival incontournable au même titre que Bourge, les Francofolies, etc ça pourrait être positif, c'est un travail où il faut y croire et c'est aux gens et aux associations à le faire. Après, c'est aux gens de faire, ceux qui connaissent l'histoire du quartier et on doit veiller à ce que tout le monde soit représenté, ce n'est pas trop tard pour faire mais c'est laborieux.

Il faut coordonner pas mal d'actions et créer un conseil que tout le monde puisse consulter et qu'il y ait des actions soutenues par la municipalité mais pas tenues.

Si j'avais un jour à me tremper dans ce genre d'action, mon angle serait de soutenir la puissance économique d'un quartier, le nombre de personnes au mètre carré, si un quartier est conscient de sa puissance

économique il se prend en main. On ne va pas avoir le choix alors autant anticiper sur ce qui se passe aux Etats-Unis. Les gens les plus démunis ont profité de ce système là et se sont construit une espèce de prestance et de respectabilité à partir de ce système, ici on ne va pas avoir le choix, donc il faut faire la même chose.

Il faut prendre conscience que ce qui va effacer les couleurs, le racisme et tout ça c'est la puissance économique finalement. **Je suis de ceux qui pensent qu'à un moment donné il faut juste pouvoir garantir la chance à tout le monde, c'est tout.** Maintenant tout le monde doit faire ses preuves aussi parce qu'on a essayé la sociabilité, tout ça, ça nous met dans une léthargie profonde que je ne supporte pas et surtout ça nous cantonne à rester là, vous avez vos droits, vous avez votre limite d'évolution sociale, votre petite activité, vos associations à but non lucratif et vous ne bougez plus, voilà ce que ça crée.

Les associations ont leurs limites, c'est bien pour des jeunes qui ont entre 10 et 18 ans parce que ça permet de voir plein de choses, de faire plein de choses, mais à un moment donné il faut qu'il y ait un relais sur la vie active, celle où il faut payer des impôts, payer sa TVA comme un dû, c'est cette vie là qu'on vit.

Il faut donner la perspective de faire, il y a des choses qu'on ne sait pas, comme par exemple les métiers, si j'avais eu conscience de beaucoup de métiers, comme la pub, le marketing, j'y serais allé, mais on ne te le dit pas que c'est possible quand tu viens d'un quartier, j'aurais bien fait aussi analyste financier, mais je ne connaissais pas la Sorbonne, les écoles de musique, etc. La fac du Mirail c'est : il n'y a que les Lettres, il faut donner la perspective de faire.

Pour nous la fac, c'était l'endroit où les gens de l'extérieur venaient se réfugier quand ils arrivaient au Mirail, c'étaient une sorte



Entretien avec Dadou CAMARA

Réalisé par Catherine Beauville et Christophe Giffard

d'église, une terre d'asile, il ne pouvait rien t'y arriver quand tu étais à la fac, dès que tu sortais de la fac, tu sortais du Mirail, c'était un endroit que l'on regardait comme ça.

On ne nous a pas dit ce que l'on pouvait faire, la référence c'était de faire une terminale S mais après on ne savait rien avec nos têtes et nos origines, on n'avait pas de perspectives, seuls certains qui avaient des parents dans l'Education nationale ou qui s'investissaient à fond étaient au courant des études, mais c'est vrai **qu'on est d'une génération arrivée à l'arrache, et on essuie les plâtres d'une génération, la génération d'après sera un peu plus aiguisée.**